

2015

n°1



façons de penser l'avenir

tiré à part

Pensées

vives

Façons de penser l'avenir : « La guerre de Troie n'aura pas lieu »

FLORENCE LAPORTE

PHIER

Dans quelle mesure pouvons-nous « penser l'avenir », c'est-à-dire l'appréhender par la pensée ? Sur un plan pratique, notre action est toujours construite en fonction d'un projet et concerne, en fin de compte, ce que nous voulons faire de notre vie. Pour cette raison, le fait de se projeter dans l'avenir semble aller de soi, de par notre faculté et notre tendance spontanée à envisager ce qui n'est pas. Mais de la même manière que nous nous représentons le passé, pouvons-nous tout aussi bien nous représenter l'avenir ? Se tourner vers l'avenir, c'est pouvoir se projeter vers quelque chose qui n'existe pas encore, et qui, contrairement au passé révolu, s'appréhende comme incertain. Ainsi pour « penser l'avenir », il faut envisager le champ, vide ou infini, des possibles. L'avenir est donc de l'ordre du potentiel, dont seule l'incertitude est connue, tandis que nous devinons en lui une nécessité non maîtrisable. Est-ce ceci qui nous conduit à y introduire le hasard ou la fatalité ? Nous pouvons sans doute « penser à l'avenir », mais pouvons-nous, en fait, « penser l'avenir » ? Comme il est possible de se prononcer sur la vérité des propositions sur le passé et dire au moins qu'une telle vérité peut être atteinte, est-il possible de même de se prononcer sur les propositions concernant l'avenir ? Si nous disons, par exemple, « la guerre de Troie n'aura pas lieu », sur quoi porte le jugement ? Peut-il être analysé comme tout autre jugement ? Peut-il être vrai ou faux ?

I

Nous pourrions dire, comme Saint Augustin, que lorsque je ne me demande pas ce qu'est le temps, je le sais, et lorsque je me le demande, je ne le sais pas :

Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus. Pourtant, je le déclare hardiment, je sais que si rien ne passait, il n'y aurait pas de temps passé ; que si rien n'arrivait, il n'y aurait pas de temps à venir, que si rien n'était, il n'y aurait pas de temps présent.

Comment donc ces deux temps, le passé et l'avenir, sont-ils, puisque le passé n'est plus et que l'avenir n'est pas encore ? Quant au présent, s'il était toujours présent sans aller rejoindre le passé, il ne serait pas du temps ; il serait l'éternité. Donc, si le présent, pour être temps, doit rejoindre le passé, comment pouvons-nous déclarer qu'il est aussi, lui qui ne peut être qu'en cessant d'être ? Si bien que ce qui nous autorise à affirmer que le temps est, c'est qu'il tend à n'être plus.¹

Cette remarque vaut plus spécialement pour ce qui concerne la notion d'avenir. Nous agissons toujours en vue d'une fin que nous nous représentons et que nous visons. Notre action est tournée vers ce qui n'est pas ; elle implique une conscience qui dépasse le présent et le donné : c'est pourquoi elle est projetée et intentionnelle. Ce mode de pensée fait la spécificité de l'action humaine qui prévoit, anticipe, se situe et se projette au-delà d'elle-même : « le présent de l'avenir, c'est l'attente »², ajoute Saint Augustin. L'action présente vise ce qui n'est pas ; anticipant un ordre à venir, elle le prévoit.

Cependant, pour prévoir, il faut que ce qui n'est pas encore, d'une façon ou d'une autre, ressemble à ce qui est déjà ou a été.

1 Saint Augustin, *Confessions*, Livre XI, chap. xiv, (traduction Joseph Trabucco), Paris, GF n° 21, 1964, p. 264.

2 En italique dans le texte (dans les pages suivantes et sauf mention contraire, la typographie d'origine est respectée). Saint Augustin, *Confessions*, Livre XI, chap. xx, *op. cit.*, p. 269.

Ainsi, nous pouvons anticiper ce qui peut arriver et avoir une certaine prise sur les événements sans pour autant s'en remettre totalement à la fortune, figurée par Machiavel comme une « *rivière torrentueuse qui dans sa fureur inonde les plaines, emporte les arbres et les maisons [...]* »³, mais à propos de laquelle, il ajoute toutefois :

[...] il n'empêche que les hommes, le calme revenu, peuvent prendre certaines dispositions, construire des digues et des remparts, en sorte que la nouvelle crue s'évacuera par un canal ou causera des ravages moindres.⁴

Nous projetons que ce qui sera est comparable à ce qui a été déjà, et de là, notre action se détermine. Notre approche de l'avenir est alors pragmatique ; par le fait de savoir ce qui probablement sera à nouveau, elle renforce notre action, tout comme son sens, au lieu de la paralyser. Il s'agit donc de pouvoir se déterminer dans l'indéterminé. La notion d'avenir s'appréhende comme ce qui est incertain et qui pourtant contient peut-être un caractère de nécessité.

II

Pouvons-nous, toutefois, procéder à une déduction de ce qui sera ? Certes, les lois de la physique montrent leur pertinence et leur efficacité par leur caractère prédictif. De par une loi physique (universelle), un fait peut être prédit dans des circonstances données, telle la trajectoire d'un mobile, dont on peut déterminer le point d'impact, dire à quel moment il aura lieu et avec quel effet. Ce qui se produit est une occurrence de ce que régit la loi physique. Celle-ci, si elle est bien formulée, permet de

3 Machiavel Nicolas, *Le Prince*, ch. xxv « Pouvoir de la fortune dans les choses humaines et comment lui résister », (traduction Jean Anglade), Paris, Le Livre de Poche, n° 879, 1984, p. 130-131.

4 *Ibid.*

déterminer la trajectoire de ce mobile de sorte que cet événement en est un cas de vérité. Le fait qui survient, tel qu'il pouvait être prédit, permet de dire que la proposition qu'est la loi physique a des cas de vérité. Nous observons donc une corrélation entre une loi dont la portée est universelle et un fait particulier qui se range sous cette loi. En fait, nous relevons un cas de vérité de la loi, plus que nous ne prédisons un fait. Si la loi est vraie alors tel corps doit avoir telle trajectoire. Il ne s'agit pas de probabilité, mais de nécessité.

Si, en revanche, un morceau de sucre est plongé dans l'eau, nous pouvons dire : « le morceau de sucre fondra ». N'y a-t-il pas là une certaine forme d'induction puisque notre jugement repose sur l'anticipation d'une expérience ? Celui-ci comporte pourtant un caractère nécessaire. J'anticipe une expérience à venir, sans que cela suppose une habitude répétée indéfiniment : une seule expérience précédente pourrait suffire, mais je signifie que ce phénomène découle des propriétés de la matière. Je ne dis pas « le sucre fondra probablement ». Je pourrais dire tout aussi bien « si je lâche ce corps dans le vide, il tombera ».

De plus, je fais l'expérience de ce déroulement à partir de mon anticipation. Je fais l'expérience de la durée dans la réalité. « Quand on veut préparer un verre d'eau sucrée [...] force est bien d'attendre que le sucre fonde »⁵, comme l'explique Bergson :

Si je veux me préparer un verre d'eau sucrée, j'ai beau faire, je dois attendre que le sucre fonde. Ce petit fait est gros d'enseignements. Car le temps que j'ai à attendre n'est plus ce temps mathématique qui s'appliquerait aussi bien le long de l'histoire entière du monde matériel, lors même qu'elle serait étalée tout d'un coup dans l'espace. Il coïncide avec mon impatience, c'est-à-dire avec une certaine portion de ma durée à moi, qui n'est pas allongeable ni rétrécissable à volonté. Ce n'est plus

5 Bergson Henri, *La Pensée et le Mouvant : Essais et Conférences*, Introduction, Première partie, Paris, Quadrige/PUF, 2003, p. 12.

du pensé, c'est du vécu. Ce n'est plus une relation, c'est de l'absolu. Qu'est-ce à dire, sinon que le verre d'eau, le sucre, et le processus de dissolution du sucre dans l'eau sont sans doute des abstractions, et que le Tout dans lequel ils ont été découverts par mes sens et mon entendement progresse peut-être à la manière d'une conscience ?⁶

Lorsque je dis : « le soleil se lèvera demain », l'intention est un peu différente : j'affirme ceci seulement par induction. Ce raisonnement, pense Hume, n'a pas de fondement logique : il est seulement psychologique, car il repose sur l'habitude. Je ne sais pas s'il est nécessaire que le soleil se lève demain, mais ceci a toujours été le cas, donc il est probable que ceci sera encore le cas demain. Je suppose que le futur ressemblera au passé. Hume précise cependant :

Le contraire d'un fait quelconque est toujours possible, car il n'implique pas contradiction et l'esprit le conçoit aussi facilement et aussi distinctement que s'il concordait pleinement avec la réalité. Le soleil ne se lèvera pas demain, cette proposition n'est pas moins intelligible et elle n'implique pas plus contradiction que l'affirmation : il se lèvera. Nous tenterions donc en vain d'en démontrer la fausseté. Si elle était démonstrativement fausse, elle impliquerait contradiction et l'esprit ne pourrait jamais la concevoir distinctement.⁷

Il faut distinguer le probable et le possible. Par exemple, il est possible que demain je gagne au loto, mais il est probable que ce ne sera pas le cas. Toutefois, Wittgenstein nous met en garde ; l'idée de ce qui est probable n'est pas à prendre tout à fait en ce sens :

La probabilité d'une hypothèse trouve sa mesure dans le degré d'évidence qui est nécessaire pour la rendre intéressante ou pour l'écarter.

6 Bergson Henri, *L'évolution créatrice*, Paris, PUF, 1941, p. 9-10.

7 Hume David, *Enquête sur l'Entendement humain*, Section IV, « Doutes sceptiques sur les opérations de l'entendement », Première partie, (traduction André Leroy), Paris, GF n° 1305, 2006, p. 85-86.

C'est dans ce sens seulement que l'on peut dire que l'expérience uniformément répétée dans le passé rend probable la continuation de cette uniformité dans l'avenir.

Si maintenant je dis dans ce sens : J'admets que demain encore le soleil va se lever, parce que le contraire est trop improbable, ici, par « probable » ou « improbable » j'entends tout autre chose que ce que j'entends par ces mots dans la proposition « quand je joue, il n'est pas plus probable que pile sorte plutôt que face ».⁸

« On n'abandonne une hypothèse que si on y gagne. Le processus de *l'induction* répond à un principe d'économie »⁹, ajoute Wittgenstein. C'est un principe d'économie qui vaut tant pour la pensée que pour l'action.

III

Nous pouvons nous demander s'il est possible de « penser l'avenir » à proprement parler puisque la pensée ne peut s'en saisir autrement que comme « ce qui n'est pas encore » et qui est indiscernable.

Ce qui m'apparaît maintenant avec la clarté de l'évidence, c'est que ni l'avenir, ni le passé n'existent. Ce n'est pas user de termes propres que de dire : « il y a trois temps, le passé, le présent et l'avenir. » Peut-être dirait-on plus justement : « il y a trois temps, le présent du passé, le présent du présent, le présent du futur ». Car ces trois sortes de temps existent dans notre esprit et je ne le vois pas ailleurs. Le présent du passé, c'est la mémoire ; le présent du présent, c'est l'intuition directe ; le présent de l'avenir, c'est l'attente. Si l'on me permet de m'exprimer ainsi, je vois et j'avoue qu'il y a trois temps [...].

Que l'on persiste à dire : « il y a trois temps, le passé, le présent et l'avenir », comme le veut un usage abusif [...]. Je ne m'en soucie guère [...] pourvu cependant qu'on entende bien ce qu'on dit et que l'on n'aille pas croire que le future existe déjà, que le passé existe encore. Il y a trois

8 Wittgenstein Ludwig, *Grammaire philosophique*, Appendice, 7 – Probabilité, [Oxford, Basil Blackwell, 1969] Paris, Gallimard, coll. « folio Essais », (traduction Marie-Anne Lescourret), 1980, p. 290.

9 *Ibid.*

*temps, le passé, le présent et l'avenir ; qu'on le dise, peu m'importe ; je ne m'y oppose pas : j'y consens, pourvu qu'on entende ce qu'on dit, et que l'on ne pense point que l'avenir soit déjà, que le passé soit encore*¹⁰.
Un langage fait de termes propres est chose rare : très souvent nous parlons sans propriété, mais on comprend ce que nous voulons dire.¹¹

Si nous n'entendions pas ce que nous disons, nous pourrions, en effet, penser que notre présent a été conditionné dans le passé, par d'autres, sans que nous sachions jusqu'où leurs projets pouvaient porter leur vue. *Si la Louisiane était restée française...*

Le passé comporte un ensemble de faits à établir ou à découvrir, mais il correspond à une partie de la réalité. Pour Saint Augustin, « ni l'avenir ni le passé n'existent », ¹² ainsi le passé partage avec l'avenir le fait de n'être pas. Pour appréhender le passé, il faut aussi se projeter en dehors du présent immédiat et actuel. Toutefois, nous pouvons nous prononcer de manière plus certaine sur le passé que nous ne pouvons le faire sur l'avenir. Ce qui peut être vrai à propos du passé correspond aux faits qui ont eu lieu, de sorte qu'il correspond, comme nous le disions, à une partie de la réalité.

Nous pourrions nous entendre dire, et donc croire, que le présent conditionne l'avenir, au point qu'il est possible de déterminer ce que sera demain en fonction de ce qui est aujourd'hui par une déduction des événements particuliers à venir, à partir des faits présents, comme si nous pouvions parler des « faits à venir » au même titre que des « faits passés ».

10 Je souligne.

11 Saint Augustin, *Confessions*, Livre XI, chap. xx, *op. cit.*, p. 269-270.

12 *Ibid.*, p. 269.

IV

Dans la mesure où l'avenir est virtuel, tandis que le présent est en acte, il peut être tentant de penser qu'il est en puissance dans le présent et que tout est donc déterminé à l'avance. Cependant, ce qui est en puissance indique la possibilité du changement, car les possibles sont multiples. C'est pourquoi, pour Aristote¹³, il n'est pas possible d'avancer que tout ce qui sera est déterminé nécessairement, excluant ainsi toute contingence dans la réalité.

Si, néanmoins, nous sommes portés à le penser, c'est que, pour toute proposition, il faut qu'elle soit ou vraie, ou fausse : concernant les propositions portant sur le présent ou le passé, cela convient ; mais, « pour les futurs portant sur des singuliers, la solution n'est plus la même »¹⁴. Qu'en est-il, en effet, de propositions telles que « la bataille navale aura lieu » ou « la bataille navale n'aura pas lieu » ? Est-ce qu'il faut, si une personne affirme l'une des propositions et que l'autre la nie, que l'une des deux dise vrai ?

Rien n'empêche, en effet, que, dix mille ans à l'avance, tel homme prédise un événement et que tel autre prédise le contraire : ce qui se réalisera nécessairement, c'est celle de ces deux prédictions, quelle qu'elle soit, qui était vraie à ce moment-là.¹⁵

À moins de considérer que tout est déjà prédéterminé : il faut supposer qu'il n'y a que de la nécessité dans le cours des événements. Si une proposition comme « La guerre de Troie n'aura pas lieu » doit être vraie ou fausse, il faut supposer que tout est nécessaire et que l'ordre du monde est rationnel. Ce n'est pas,

13 Aristote, *De l'Interprétation* 9, « L'opposition des futurs contingents », (traduction Tricot), Paris, Vrin, 2008.

14 *Ibid.*, p. 107.

15 *Ibid.*, p. 111.

comme l'indique Aristote, la proposition qui génère l'ordre du monde : la proposition est vraie si elle y est conforme.

Mais alors, est-ce que ni l'une ni l'autre des propositions n'est vraie ?

(L'expérience nous montre, en effet, que les choses futures ont leur principe dans la délibération et dans l'action, et que, d'une manière générale, les choses qui n'existent pas toujours en acte renferment la puissance d'être ou de n'être pas, indifféremment ; ces choses-là peuvent aussi bien être que ne pas être, et par suite arriver ou ne pas arriver), il est par suite évident que ce n'est pas par l'effet de la nécessité que toutes les choses sont ou deviennent.¹⁶

Il ne faut pas penser que tout ce qui est nécessairement et « que tout ce qui n'est pas doive nécessairement ne pas exister ».

Chaque chose, nécessairement, est ou n'est pas, sera ou ne sera pas, et cependant si on envisage séparément ces alternatives, on ne peut pas dire laquelle des deux est nécessaire. [...] Nécessairement il y aura demain une bataille navale ou il n'y en aura pas ; mais il n'est pas nécessaire qu'il y ait demain une bataille navale, pas plus qu'il n'est nécessaire qu'il n'y en ait pas.¹⁷

En somme, pour Aristote, il n'est pas juste de dire : « il est nécessaire qu'il y ait une bataille navale » ou « il est nécessaire qu'il n'y ait pas de bataille navale ». L'alternative est : « il est nécessaire qu'il y ait une bataille navale ou qu'il n'y ait pas de bataille navale ».

Il faut alors nécessairement que l'une des deux propositions contradictoires soit vraie et l'autre fausse, mais ce n'est pas forcément celle-ci plutôt que celle-là : en fait, c'est n'importe laquelle, et, bien que l'une soit vraisemblablement plus vraie que l'autre, elle n'est pas, pour le moment vraie ou fausse.¹⁸

¹⁶ *Ibid.*, p. 112.

¹⁷ *Ibid.*, p. 113.

¹⁸ *Ibid.*, p. 114.

Car « ce n'est pas à la façon des choses qui existent que se comportent celles qui, n'existant pas encore, sont seulement en puissance d'être ou de ne pas être »¹⁹, ajoute Aristote. L'événement lui-même est incertain, ce sur quoi porte la proposition.

Comment savoir alors si je peux vérifier ma proposition ? Ce n'est pas véritablement ce qui importe par rapport à ce que je dis quant à l'avenir. Wittgenstein demande si lorsque : « je dis « cela va probablement se produire », dirons-nous que cette proposition est vérifiée quand cela se produit et falsifiée quand cela ne se produit pas ? »²⁰. Il répond par la négative. « “La proposition p va se produire”, dit quelque chose sur l'avenir, mais seulement dans le sens où sa valeur de vérité ne dépend aucunement de ce qui se produira »²¹.

Quand les gens disent que la proposition « il est probable que p se produise » énonce quelque chose sur l'événement p, ils oublient que la probabilité subsiste même si l'événement p ne se produit pas.

Certes, avec la proposition « p va probablement se produire », nous énonçons quelque chose sur l'avenir, mais rien sur l'événement p, comme nous le ferait croire la forme grammaticale de l'énoncé.²²

Ainsi, notre pensée est toujours dans le temps (comme chez Saint Augustin ou Bergson) : « ces trois sortes de temps existent dans notre esprit »²³, de sorte que, dans son contenu, notre pensée est en mesure de se conjuguer. Ceci est spécifique au langage. En mettant en parallèle la représentation, par exemple, d'un paysage dans une peinture et dans un texte littéraire, nous pourrions remarquer qu'un texte peut décrire des paysages et parler à un

19 *Ibid.*, p. 114.

20 Wittgenstein Ludwig, *Grammaire philosophique, op. cit.*, p. 294.

21 *Ibid.*, p. 295.

22 *Ibid.*, p. 294.

23 Saint Augustin, *Confessions*, Livre XI, chap. xx, *op. cit.*, p. 269-270.

certain temps ; la peinture peut aussi représenter des paysages, mais nous ne saurons pas s'il s'agit d'un souvenir ou de ce qui est perçu par le peintre.

« Il nous est difficile de nous délivrer du parallèle : cet homme arrive, cet événement arrive, comme si l'événement se tenait prêt derrière la porte de la réalité, et y arrivait (comme dans une pièce) »²⁴, affirme Wittgenstein. Ce que nous anticipons et attendons, ce n'est pas l'homme attendu, mais c'est le fait qu'il arrive. De même, je peux me représenter dans cette prairie, dit Wittgenstein²⁵, un cerf qui n'y est pas, mais je ne peux pas en tuer un qui n'y est pas. Comment puis-je attendre l'événement alors qu'il n'est pas encore là ? La représentation est hors de la réalité, seulement dans notre pensée.

Notre façon de « penser l'avenir » dépend, comme l'ont fait remarquer Saint Augustin et Wittgenstein, de ce que nous entendons lorsque nous en parlons. Notre possibilité de « penser l'avenir » est ainsi définie, déterminée par ce que nous pouvons en dire, alors que ce que nous disons, par définition ne montre rien – à tel point que, selon Wittgenstein, ceci pourrait être de l'ordre du non-sens. Pourtant, nous sommes en mesure de l'anticiper, comme s'il était déjà présent à nos yeux et comme si nous pouvions nous en saisir, alors que ce n'est pas effectivement le cas. Tout à la fois, il semble à notre portée et reste insaisissable. « “Penser est un processus remarquable, car lorsque je pense à ce qui va se passer demain, par l'esprit je suis dans l'avenir.” Ici, il faut comprendre la grammaire de la proposition “par l'esprit je suis dans l'avenir” pour ne pas croire que le sens d'une proposition, la signification

24 Wittgenstein Ludwig, *Grammaire philosophique*, op. cit., p. 184.

25 *Ibid.*, p. 183 et ssq.

des mots puissent d'étrange façon se saisir de l'avenir »²⁶ rappelle Wittgenstein.

Bibliographie

- ARISTOTE, *De l'Interprétation* (traduction Tricot), Paris, Vrin, 2008.
- BERGSON, Henri, *La Pensée et le Mouvant : Essais et Conférences*, Paris, Quadrige/PUF, 2003.
- BERGSON, Henri, *L'Évolution créatrice*, Paris, PUF, 1941.
- HUME, David, *Enquête sur l'Entendement humain*, (traduction André Leroy), Paris, GF n° 1305, 2006
- MACHIAVEL, Nicolas, *Le Prince*, (traduction Jean Anglade), Paris, Le Livre de Poche, n° 879, 1984.
- SAINT AUGUSTIN, *Confessions*, (traduction Joseph Trabucco), Paris, GF, n° 21, 1964.
- WITTGENSTEIN, Ludwig, *Grammaire philosophique*, [Oxford, Basil Blackwell, 1969], (traduction Marie-Anne Lescourret), Paris, Gallimard, coll. « folio Essais », 1980.

²⁶ *Ibid.*, p. 205.

2015

n°1



Pensées vives

1 - façons de penser l'avenir

Numéro coordonné par
Karen Vergnol-Remont, Marlène Barroso, Fatma Bouattour
Frédéric Clamens-Nanni, Julie Crohas Commans

Au sommaire de ce numéro :

Façons de penser l'avenir : « La guerre de Troie n'aura pas lieu »
Florence Laporte

La liberté du sacrifice
Sur la philosophie de l'histoire chez J. G. Fichte
Tomoaki Tachibana

Le Monde tel qu'il sera d'Émile Souvestre
anticipation et saint-simonisme
Alexandre Page

La vision de l'avenir dans les contes fantastiques du XIX^e siècle :
un mirage inaccessible
Karen Vergnol-Rémont

La théorie post-coloniale et la prospective de l'identité
Caroline Kalangi

